

Jean-René Bertrand

SANTIAGO RELIGIEUX DU CONTEXTE AU PRÉTEXTE

La buena estrella de Compostela brilla ahora por tres motivos simbólicos : ciudad santa de la Cristianidad, santuario del Patron de España y « sante sanctorum » del nacionalismo gallego [...]. Estas tres voluntades u otras paralelas convocan el 25 de Julio de cada año a miles de personas en Santiago, (M. Rivas).

Que connaît-on de Saint-Jacques de Compostelle (Santiago) ? le chemin, la tombe de l'Apôtre, les façades de la cathédrale-basilique... Le haut-lieu estompe le reste ou le domine comme sur la grande place de l'Obradoiro. Ici la cathédrale fait face au palais abritant la mairie et le gouvernement de Galice ; elle protège au sud la présidence de l'université, au nord l'hôpital des Rois catholiques destiné jadis aux pèlerins. Tous les pouvoirs sont dans les granits des édifices initialement religieux.

L'omniprésence du religieux dans la ville se manifeste sur plusieurs plans qui se recourent. C'est d'abord l'importance matérielle, le décor des constructions de toutes les époques, la présence des services d'Église en tout lieux, mais surtout dans le cœur historique. C'est ensuite le spirituel et le culturel qui attirent de plus en plus les pèlerins, mais davantage encore les touristes. C'est enfin le politique qui utilise la ville, « synthèse de la Galice » (Otero Pedrayo, 1951), comme capitale, et use du religieux pour la promotion de la ville et de la région.

Le cadre religieux de Santiago

Comme haut-lieu de la chrétienté, Santiago abrite une dense collection de constructions confessionnelles autour de la cathédrale et du siège de l'archevêché. À l'ombre des flèches se sont agrégés les monastères et les couvents de tous les ordres constituant un ensemble architectural remarquable. S'ajoutent les symboles de la production des territoires de la pastorale avec le réseau des églises paroissiales et les lieux de formation des clercs, puis des autres, avec les bâtiments de l'Université. Le tout ramassé dans la petite ellipse (moins de 50 ha) du *casco urbano*.

L'Église compostellane

La puissance de l'Église compostellane ne se lit pas seulement dans la densité des édifices religieux historiques (21 ha). Elle se manifeste aussi par les fonctions de pouvoir attachées au siège de l'archevêché, aux services qui permettent son fonctionnement, et plus encore aux clercs, frères et sœurs de tous ordres qui se sont installés autour de la cathédrale.

L'église particulière de Santiago s'étend sur l'ensemble de l'ancienne province de même nom d'avant 1833, dans la partie la plus peuplée de la Galice, de La Corogne à Pontevedra. Ce sont donc un millier de paroisses (1 069) pour plus d'un million et demi d'habitants. Les services de l'archevêché ont ainsi à prendre soin de plus de 700 prêtres en paroisses. L'effectif, comme partout, a considérablement diminué par rapport aux années 1970, quand 1 200 prêtres pouvaient être mis au service des populations paroissiales. Mais le vieillissement en cours du corps sacerdotal reste limité par rapport à d'autres pays : les deux tiers des prêtres ont entre 55 et 70 ans.

Parmi tous les services de l'église diocésaine implantés entre la cathédrale et San Martin Pinario, le grand séminaire tient une place essentielle. Si l'université pontificale de Santiago à la fin du XIX^e siècle a laissé place à un Institut théologique Compostellan en 1981, la fonction reste la même dans les locaux rénovés du monastère de San Martin : former des prêtres. Après la crise des années 1970 où l'enseignement ne concernait plus que vingt personnes par an, depuis 1985 le grand séminaire compte cinquante à soixante jeunes hommes en fin de formation chaque année. Toutefois, en pratique, l'archevêque de Santiago ordonne cinq ou six prêtres par an. À côté du grand et du petit séminaire, l'université compostellane (catholique) a conservé les deux collèges des Maristes et des Jésuites et créé une École universitaire de Travail social dans les années 1960 au Sud de l'En-



Saint-Jacques-de-Compostelle, Espagne. Nuan/Rapho

sanche¹. S'ajoutent les divers établissements secondaires toujours tenus par des congrégations enseignantes (jésuites, salésiens...) : trois lycées et quatre collèges implantés essentiellement en périphérie du centre historique. Classiquement, les congrégations religieuses (Compagnie de Marie surtout) offrent aussi les formes d'accueil et de scolarisation pour les tout petits : garderies, écoles maternelles.

Les écoles tenues par les frères ou les sœurs ne sont qu'une petite dimension de la place des religieux dans la ville et dans la société locale. On ne recense pas moins de onze édifices pour les ordres masculins et quarante pour les religieuses, cloîtrées ou non. Cette importance des ordres et des congrégations est associée aux fonctions directement liées au culte ou à l'organisation de l'Église. Mais elle relève aussi de la place maintenue par les congrégations catholiques dans des registres incomplètement sécularisés. Ainsi, dans le domaine sanitaire en général et à l'hôpital provincial en particulier, les sœurs ont conservé une large place avec les Filles de la Charité, les Mercédaïres de la Charité ou les sœurs de la Sainte Famille de Bordeaux. De même, les petites Sœurs des vieux ou de la Compagnie de Marie tiennent plusieurs établissements et maisons de retraites pour personnes en difficulté ou désemparées. Enfin, l'attention et l'accueil des handicapés passent encore par les foyers des Servantes de Marie.

L'action de l'Église ne se limite pas à cet ensemble de fonctions, finalement traditionnelles. Comme dans d'autres pays, les congrégations ou les groupes d'action caritative travaillent aussi à une meilleure insertion des jeunes plus ou moins en difficulté (hébergement d'urgence chez les Franciscains par exemple) ou plus simplement à l'accueil ou au logement des jeunes dans des structures leur permettant de poursuivre leurs études. Cette fonction sociale d'hébergement et plus encore d'accompagnement se traduit par un certain nombre de lieux ouverts aux jeunes en dehors du système universitaire. À Santiago, quatre congrégations féminines assurent le logement et un cadre de vie sécurisant : les Filles de Marie Immaculée dans le centre historique, les Oblates du Très Saint Rédempteur, celles du Sacré Cœur ou les Servantes de Saint-Joseph à la périphérie du noyau central avec des foyers et résidences pour les jeunes scolarisées dans le secondaire.

La cathédrale et les paroisses

L'organisation pastorale de la ville de Santiago présente des déséquilibres évidents et irréductibles. En effet, si le pèlerinage fait montre d'une animation permanente, il n'en est pas de même pour les autres lieux de culte. Il se passe toujours quelque chose dans la cathédrale : les flots de touristes, pèlerins, défilent pour saluer l'Apôtre, visiter ses reliques ou embrasser sa statue. Il y est possible de se confesser en toute langue, de suivre au moins un office par jour, et la

messe des pèlerins remplit les travées de la basilique. Le service divin est continu, plus ou moins spectaculaire selon les heures et les demandes des groupes de fidèles. Il attire les personnes de passage, mais aussi les pratiquants de la ville particulièrement pour les messes du matin.

Dans le centre historique ou ses abords immédiats, la collection de lieux de culte est impressionnante avec les églises paroissiales et les diverses chapelles rattachées. L'offre de lieux de culte excède la demande, dans la mesure où le noyau central a connu une forte dépopulation depuis le milieu du xx^e siècle et qu'il ne paraît pas utile de maintenir des offices pour des pratiquants aussi rares qu'ailleurs et très âgés. Le *Casco urbano* est passé de moins de 10 000 habitants dans les années 1960 à moins de 5 000 actuellement (Aldrey, 1999). Le dispositif de dix paroisses pour le centre historique augmenté de la paroisse de Santa Maria de Sar au Sud dépassait largement la norme de l'évêché d'un prêtre pour environ deux mille habitants. Deux regroupements de paroisses urbaines ont donc été réalisés dans les années 1980 : les paroisses du cœur (rua Nova : San Fiz et Santa Maria Salomé) sont confiées au titulaire de San Andres et les bâtiments n'ouvrent plus que pour les touristes. De même deux paroisses de la Porte du Camino sont sous la même gouverne (San Benito et Santa Maria del Camino) ainsi que les chapelles de leur territoire. Enfin, une paroisse personnelle est maintenue pour l'église des sœurs de l'orphelinat (Santa Maria a Antigua) : elle sera rattachée à la paroisse voisine lors de la retraite du curé. Les regroupements opérés dans le centre historique ne résolvent pas tous les problèmes de nomadisme des paroissiens. Ne serait-ce que pour l'immense paroisse de Santa Maria del Sar, les distances entre les lieux peuplés et l'église, les voies rapides à traverser et autres difficultés d'accès, font que les derniers fidèles préfèrent se rendre à la cathédrale ou ailleurs selon leur sensibilité plutôt que de gagner leur paroisse de rattachement.

Même si la concentration d'édifices religieux permettant le culte est d'une densité exceptionnelle au cœur de Santiago, l'archevêque a tenu à doter les nouveaux quartiers du siège métropolitain des mêmes services paroissiaux qu'il implantait dans les périphéries de grands ensembles de la Corogne (Mercator, 1997). Ainsi, en plus des églises paroissiales rejointes par le front d'urbanisation comme Santa Maria de Conxo au Sud, l'Église produit de nouveaux territoires en suivant les grands aménagements urbains. À l'époque de l'Ensanche (1940-1980), c'est la paroisse de San Andres qui est érigée pour répondre aux besoins. Dans les années 1980 d'urbanisation rapide pour

1. Quartier aménagé sur un plan régulier au sud de la vieille ville.

loger les employés des administrations de la *Xunta*², sont érigées les nouvelles paroisses de Notre Dame de Fatima dans le quartier de Castiñeiriño au Sud et pour le quartier péri urbain semi fermé des cadres de Os Tilos, la paroisse de Saint-François d'Assise. Dans les années 1990, la livraison des immeubles de Fontiñas à l'est débouche sur les institutions paroissiales de Saint-Antoine de Padoue (*Guia de la Archidieocesis Compostelana*, 1998).

Regroupements au centre, morcellement des vieux territoires paroissiaux en périphérie, l'Église compostellane tente ainsi de suivre les évolutions démographiques et sociales de la ville, moins pour remplir les neufs le dimanche que pour tisser au jour le jour du lien social à travers les services paroissiaux, la catéchèse, les sacrements.

L'université

La tradition universitaire de Santiago est intimement liée à l'Église, dès les origines avec la bulle papale 1504, ensuite avec les grandes familles d'ecclésiastiques qui assument les fondations des principaux collèges. Avec la fonction religieuse, l'université organise et anime la vie de la ville après la perte du rôle de capitale provinciale en 1833. Le développement des facultés reste modeste tout au long du XIX^e siècle, avec environ 1 200 étudiants vers 1840, et 450 autres dans le grand séminaire (Madoz, 1847), et pas beaucoup plus vers 1900, lorsque l'on édifie les ensembles monumentaux néoclassiques de l'Université (Droit, Lettres, Philosophie) et de la faculté de Médecine (terminée en 1928) dans le cœur de la ville.

Jusqu'à la Guerre civile, la croissance est réduite (2000 étudiants en 1932) mais continue et justifie l'aménagement, sur le modèle madrilène de 1910, d'un vaste domaine au sud de la ville : la cité universitaire qui deviendra le Campus sud. Il ne sera vraiment occupé qu'après les années 1960 avec l'expansion de la scolarisation et l'ouverture de nouvelles facultés. La fonction universitaire devient omniprésente dans les années 1970 avec l'inflation des effectifs et une demande en logement qui permet de terminer l'Ensanche, le quartier planifié dans les années 1940 pour la croissance de Santiago. Le gonflement des inscrits avec la diversification des cursus d'études supérieures est fulgurant : 9 000 étudiants en 1970, 25 000 en 1985 et 28 000 en 1991, ce qui correspond au maximum avant une diminution régulière consécutive à la multiplication des établissements universitaires dans les autres villes de Galice.

Pendant l'année universitaire, il semble que plus de 22 000 étudiants résident dans la ville, au moins du lundi au vendredi, ce qui n'est pas sans susciter de multiples activités commerciales et de service pour cette population, de la papeterie à la discothèque en passant par toutes les formes de bars et de restaurants. Les enquêtes montrent que la moitié des étudiants

résident dans le centre historique et dans l'Ensanche, le plus souvent dans des petits appartements en location, dans leur famille et pour un étudiant sur dix dans un hôtel ou une pension (Lois Gonzalez, 1994).

Une telle expansion universitaire se traduit par de nouveaux programmes de construction, l'aménagement d'un campus Nord et la redistribution des services des facultés dans la ville. Toutefois, l'université de Santiago a tenu à maintenir sinon renforcer sa présence dans le centre historique installant la Présidence et ses bureaux au pied de la cathédrale dans le Collège Saint-Jérôme, transformant le collège de Fonseca en Bibliothèque générale. Par ailleurs, une partie des administrations, des vices présidences trouvent à se loger dans des *pazos* et maisons bourgeoises du casco urbano, après leur rénovation et modernisation (Lois Gonzalez, 1999).

D'autres bâtiments d'origine religieuse directe sont mobilisés pour abriter différents services de l'université. Ainsi, en continuité avec les constructions de l'Université, après réaffectation de l'Église de la Compagnie de Jésus en centre d'expositions, les dépendances de l'ordre ont été converties en bureaux et en salles d'enseignement dans l'édifice de Mazarelos, d'abord pour les Sciences de l'éducation, puis pour d'autres disciplines littéraires. De même, l'hôpital du couvent de San Roque a été remis en état pour accueillir diverses manifestations et un Institut « Padre Sarmiento » du Conseil Supérieur de la Recherche Scientifique auparavant installé dans le collège Saint-Jérôme.

Ainsi, après une phase d'expansion vers les périphéries sud-ouest et nord (facultés, résidences universitaires, services), l'université de Santiago réinvestit le noyau historique, participant à la localisation concentrée des pouvoirs auprès de la façade de la cathédrale. Dans ce mouvement de consolidation de la présence de l'Université en centre ville, les opérations de rénovation et de réhabilitation ont joué un rôle non négligeable avec une offre d'immeubles de qualité pouvant plus facilement être acquis par des administrations que par des particuliers.

Ainsi, les deux piliers de la vie de Santiago de 1833 à 1980 continuent d'occuper ou réinvestissent le cœur de la ville pour y implanter les activités de prestige et de pouvoir. Dans ce retour au centre, les échanges de bâtiments jouent au profit de l'institution universitaire comme un retour symbolique aux origines.

L'afflux des pèlerins et des touristes

Dans la seconde moitié du XX^e siècle, les catholiques des rassemblements reprennent le chemin de Saint-Jacques : signe de renaissance de la forme pèlerine de la religiosité. Ils sont accompagnés par des

2. Organe exécutif du gouvernement autonome de Galice.

foules de personnes, aux motifs distincts, mais qui participent d'un tourisme aussi religieux que culturel. L'Église et les autres institutions se trouvent mobilisées au moins pour accompagner le mouvement.

Le renouveau du pèlerinage

Si la vision des foules médiévales de toute l'Europe se pressant autour de la sépulture de Saint-Jacques le Majeur a certainement été déformée et exagérée, la reprise des mouvements dans la seconde moitié du xx^e siècle paraît indubitable. Elle est relatée par tous les auteurs, statistiquement démontrée dans les années 1980 et participe d'un mouvement très général de progression des pèlerinages pieux (Bertrand, 1999).

L'indicateur le plus significatif est la délivrance de la *Compostela*, qui atteste d'un véritable pèlerinage, soit cent kilomètres à pied, soit le double à cheval ou à bicyclette. Nous disposons de séries continues depuis le début des années 1970 qui permettent de suivre l'évolution de la pérégrination. Au long de la décennie 1970, les attestations varient entre quelques dizaines et quelques centaines. Dans les années 1980, elles progressent fortement et régulièrement pour atteindre quelques milliers. Après 1990, c'est par dizaines de milliers que se font recenser les Couquillards.

La tendance est claire et la progression régulière avec les seules exaltations des flux correspondant aux années saintes : 1971, 1982, 1993, 1999. Ces années qui correspondent à la célébration de la Saint-Jacques un dimanche, le 25 juillet, attirent de plus en plus de pèlerins pour les indulgences plénières longtemps associées à cette conjonction (jusqu'à leur suppression par Paul VI), mais aussi pour les manifestations religieuses annexes. Ainsi, plus de 150 000 *Compostelas* ont été distribuées en 1999. La tenue des Journées Mondiales de la Jeunesse de 1989, qui auraient attiré plus de 500 000 personnes, ne s'est pas traduite par un gonflement des attestations de pèlerinage.

L'inflation pèlerine des années saintes tient en grande partie aux pèlerinages collectifs venant surtout des diocèses de toutes les Espagnes. Un sondage sur les groupes recensés en juillet 1999 (*Compostela* 2000) montre le fort degré d'organisation des pèlerinages : ce sont des ensembles structurés qui participent à l'office des pèlerins, ce qui permet leur recension. Sur les 824 groupes, environ un tiers (249) se définissent par leur paroisse d'origine. Il faudrait y ajouter les autres structures d'Église : diocèses, archiprêtres, doyennés... Sont également bien représentés tous les mouvements et toutes les associations de fidèles. Dans leur variété, du groupe de catéchistes aux groupes de prière charismatique, les mouvements se distinguent par leur nombre (46), loin devant les scolaires et les collégiens ou les confréries

et les fraternités. De la même façon, les années saintes mobilisent des groupes étrangers plus nombreux : en juillet 1999, ils représentaient un dixième de l'ensemble en provenance de toute l'Europe, mais d'abord de France et d'Italie, puis du Portugal proche. Le reste du monde se trouve représenté par des cohortes très diverses où dominent les pèlerins des États-Unis.

Dans les mouvements vers Santiago, les étrangers sont plus représentés proportionnellement dans les voyages collectifs (avec autocar le plus souvent), que

J.-R. Bertrand



Couvent de San Francisco et monument Azorey.

dans les démarches individuelles. Depuis une dizaine d'années, la proportion des étrangers parmi les pèlerins certifiés augmente légèrement pour atteindre 36 % en 2001. Il n'y a que dans les années saintes que leur proportion décline, mais avec des effectifs croissants, du fait de l'afflux des espagnols et d'abord des galiciens en ces occasions.

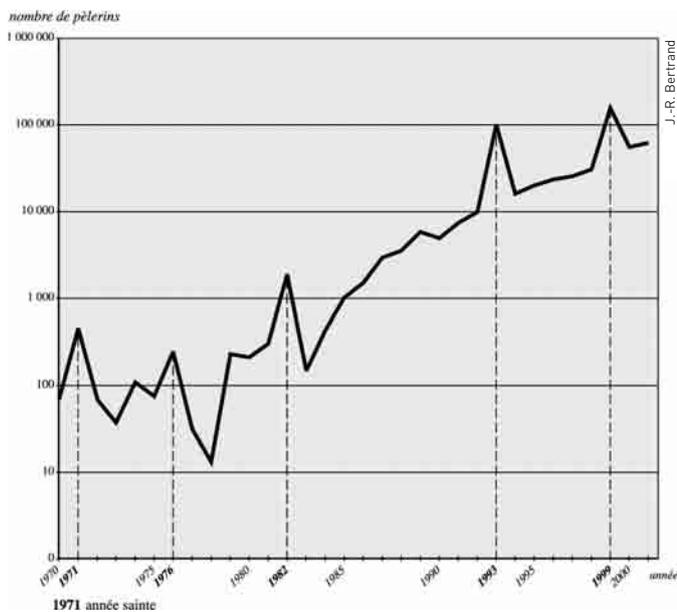
La mesure à travers le diplôme est significative, mais partielle. Nombre de pèlerins ne peuvent l'obtenir faute d'attestation de passage dans une des étapes du *Camino frances*. Ou tout simplement ne jugent pas utile d'attendre très longuement l'attestation dans l'antichambre de la Casa del Peregrino. De plus tous les groupes de pèlerins qui utilisent d'autres moyens de locomotion (automobile ou cars) pour venir saluer et prier l'Apôtre ne peuvent prétendre à la *Compostela*. De cet indicateur, il ne faut donc retenir que la tendance qui se dessine et qui est confortée par les statistiques de venues en groupe ou celles des autocars dans le parking adéquat.

Enfin, la nette progression du nombre de pèlerins a contraint le déménagement du lieu d'accueil du local près de la Sainte porte de la cathédrale à la maison de doyen, plus spacieuse, au pied de la façade méridionale des Platerias.

Touristes et pèlerins

Les motivations des pèlerins certifiés sont claires : le voyage est essentiellement à but religieux pour les deux tiers d'entre eux, et religieux et culturel pour un quart. Les raisons strictement culturelles ne représentent que 8 % de l'ensemble en 2001. Elles tombent évidemment à 2 ou 3 % lors des années saintes. Il s'agit donc bien d'une manifestation de religiosité.

Mais les effectifs des détenteurs de la *Compostela* ne sont pas vraiment représentatifs de l'afflux de population chaque année dans la capitale de la Galice. S'il faut croire les statistiques de fréquentation touristique du ministère du tourisme du gouvernement galicien, il y aurait eu quelque six millions de touristes pour l'an-



Les pèlerins à Saint-Jacques-de-Compostelle (*compostelas*)

née sainte de 1999. La critique de ces données a été réalisée (Santos, 1999) et demeure pertinente : sur l'année, les capacités hôtelières classiques ne permettraient que l'accueil de deux millions de personnes pour une nuitée. Mais il faudrait ajouter les ressources des cités universitaires, des établissements religieux et les campements temporaires. De toute façon, nous sommes loin du compte. Retenons cependant que la réussite touristique de Santiago se manifeste par la multiplication des capacités hôtelières dans la ville et sur les principaux axes d'arrivée. De même, l'aménagement du parking de l'avenue Jean XXIII s'est imposé pour permettre à la noria des autobus d'amener touristes et pèlerins à quelques centaines de mètres de la cathédrale, pour une messe, une rapide visite du centre historique et un repas. Pour les 1 250 000 visiteurs sortis des 25 000 autobus de 1999, les quatre heures de présence en moyenne dans la vieille ville (Santos, 1999) ne nécessitent pas la recherche d'un hébergement : le retour au domicile peut désormais se faire en Castille

ou au Portugal grâce au réseau routier amélioré et aux autoroutes... Toutefois, pour les visiteurs étrangers, une nuit à Saint-Jacques s'impose dans un voyage associant le religieux et le culturel au circuit touristique balnéaire des Rias Baixas. C'est ce produit qui transforme la ville de l'Apôtre en centre d'excursions et d'autocaristes.

La promotion culturelle et religieuse de Santiago est devenue un axe fort de la politique de développement touristique de la *Xunta*. Elle prend forme, dans le contexte espagnol après les jeux olympiques de Barcelone, et se construit autour de l'année sainte (ou *Xacobeo*) de 1993. Le religieux se trouve ainsi mobilisé au service de l'activité touristique de la Galice, ce qui sera réitéré en 1999 et commence déjà à se manifester pour 2004. Le plan *Xacobeo 93* mis en place par le gouvernement autonome utilise tous les rites du pèlerinage pour construire un produit attractif et réussit à le faire avec l'aide de l'État espagnol mais aussi de la Communauté européenne, qui ont été mobilisés par la rénovation du *Camino frances*, « premier itinéraire culturel européen » en 1989, patrimoine de l'humanité en 1993, tout comme la ville d'arrivée inscrite dans cette catégorie dès 1985.

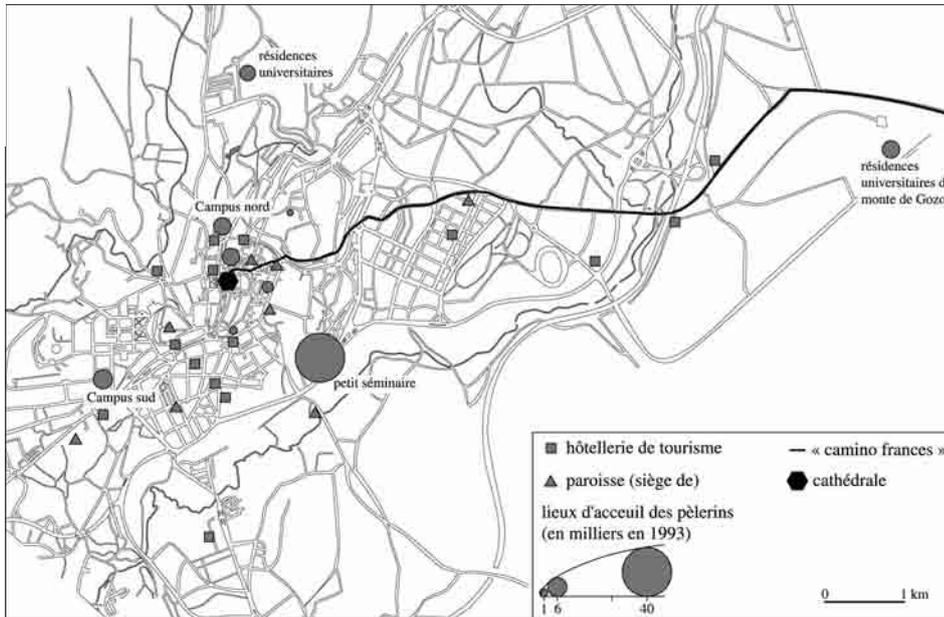
Incontestablement, la récupération touristique du pèlerinage et de l'image du pèlerin est une réussite dans les statistiques de fréquentation. Il n'est pas sûr que tous les touristes ayant salué l'Apôtre repartent pèlerins, mais ce n'est pas le souci de la *Xunta*.

Loger le pèlerin

Il est nécessaire de distinguer le pèlerin certifié des autres, faciles à confondre avec les adeptes d'un tourisme culturel. Pour les premiers, tout à fait logiquement, l'Église fait son office sans grande publicité et en fonction de ses possibilités.

Traditionnellement, l'accueil pour une nuit, voire deux au maximum, se fait dans les institutions religieuses à travers la ville. Dès le xv^e siècle, l'hôpital des Rois catholiques, devenu *Parador* national à l'époque franquiste, fournissait une solution d'hébergement, limitée désormais à l'offre d'un repas aux dix premiers pèlerins certifiés se présentant. Le principal hébergement est constitué par le petit séminaire qui peut recevoir chaque année environ 30 000 personnes et qui, lors des années saintes, plante des tentes pour 10 000 personnes de plus. Cette offre est complétée par la Maison diocésaine des œuvres, rue des Sciences dans le Campus Sud (6 000 personnes), l'auberge Jean XXIII des Franciscains (plus de 5 000 nuitées), les collèges et les couvents des divers ordres religieux ainsi que les résidences hébergeant à l'année les étudiants.

Ainsi, tous les établissements religieux du centre historique et de son immédiate périphérie se trouvent utilisés pour l'accueil individuel et surtout pour la réception de groupes, paroissiaux ou autres, qui peuvent réserver à l'avance. Par ailleurs, la « Cuisine éco-



Saint-Jacques-de-Compostelle :
accueillir les pèlerins...
et les touristes

nomique» de Caritas, section interparoissiale de Santiago, peut aussi nourrir des groupes de pèlerins. Elle fonctionne avec la collaboration et dans un établissement des Filles de la Charité. C'est donc toute une organisation mobilisant l'Église compostellane, ses institutions, ses mouvements et ses bénévoles.

Traditionnellement s'ajoutent les places disponibles dans les résidences universitaires et les foyers tenus par les ordres religieux dans la ville (Franciscaines missionnaires, Conceptionnistes, Dorotheés, Filles de la Divina Pastora...). L'imbrication Église-Université n'est pas nouvelle. Pour l'année sainte de 1965, la ville et l'Église avaient fait édifier un ensemble de baraquements pour héberger les pèlerins étrangers à proximité de San Francisco. Le *Burgo de las nations* ainsi construit fut promptement mis au service de la communauté universitaire et servit jusqu'à la fin de résidence avec plus de 750 chambres. Sa destruction, pour insalubrité et pour laisser place à l'Auditorium de Galice et à de nouvelles résidences, a entraîné son remplacement en périphérie. En effet, lors des Journées Mondiales de la Jeunesse de 1989, le terrain aménagé pour la messe en plein air, au Monte de Gozo, s'est trouvé disponible pour accueillir un nouveau complexe d'hébergement des pèlerins dans des conditions décentes. Géré par le *Patronato Monte de Gozo*, avec des représentants du diocèse, il est utilisé comme résidence universitaire en dehors de l'été. Il abrite aussi les Croisées de Sainte-Marie, institut catholique séculier, qui gèrent le Centre européen des pèlerinages. À proximité, sur une partie du site, s'épanouissent de nouvelles formes d'établissements hôteliers et de résidences de vacances.

Dans ce dispositif complexe, les collaborations entre la ville, l'université, la *Xunta* et l'Église compos-

tellane sont indispensables, permanentes et discrètes. Cependant la réussite des manifestations tient aussi aux nombreux bénévoles, étudiants ou non, qui oeuvrent avec les autorités. Leur recrutement et encadrement passe par les pères franciscains, pièce essentielle du dispositif dans leurs locaux à quelques centaines de mètres de la cathédrale.

Loger le touriste

Si l'accueil du pèlerin passe par les congrégations religieuses ou les résidences universitaires, l'augmentation signalée du nombre de touristes nécessite des infrastructures hôtelières adaptées. La fonction touristique émergente de Santiago se marque par une croissance remarquable du parc hôtelier depuis une vingtaine d'années.

L'évolution du parc peut être suivie à travers les établissements de tourisme (hôtels, hôtels-résidences, hostales) de qualité, de deux étoiles au moins. Leur nombre est passé de vingt-deux en 1982 à quarante et un en 2002, ce qui correspond en fait à un doublement, puisque vingt-deux établissements ont été créés et trois anciens ont été fermés, essentiellement dans la partie historique de la ville. Cette progression ne tient pas compte de la quinzaine d'hôtels et de pensions classés une étoile ou non classés en 1982, catégories en forte diminution.

La conversion au tourisme se manifeste dans le changement de nature du parc. Avant 1980, l'offre d'hébergement repose sur des pensions, *fondas*, hôtels résidence de faibles capacités, souvent occupés par des enseignants de l'université ou des étudiants, aux côtés des hôtels de tourisme et du *Parador* de l'Hôpital des Rois Catholiques. Les localisations à proximité des facultés se limitaient à une dissémination à la fois

dans le centre historique et dans l'Ensanche dont l'édification se terminait. Un seul établissement venait de se construire aux limites méridionales du tissu urbain. Dans l'offre actuelle, sont venus s'ajouter aux trois de 1982, treize autres établissements de trois étoiles et plus, de forte capacité. Certains appartiennent à des chaînes espagnoles (Hesperia ou Melia), d'autres à des compagnies internationales (Mercurie). Aux formes classiques de l'hôtellerie internationale, des compléments surgissent avec des offres innovantes comme le logement dans des cellules monacales (mises aux normes) du couvent de San Francisco, désormais partagé entre les pères franciscains et un hôtel en partie financé par le gouvernement de Galice. D'autres nouveautés apparaissent avec des pavillons-logements de vacances loués à la semaine au Monte de Gozo. L'enrichissement du parc se réalise essentiellement en périphérie de la ville sur les voies rapides de la rocade ou de l'autoroute de l'Atlantique, ou sur la route de l'aéroport. Mais quelques petites opérations sont également effectuées aux limites du centre historique. Les références au pèlerinage (*Puerta del Camino*) à l'Apôtre ne manquent pas. Mais la relation à des activités non religieuses est évidente : ici en proximité du nouveau palais des congrès, là en accès facile avec le Parlement de Galice ou les administrations de la région autonome.

Globalement, à travers les nouvelles clientèles, l'organisation de colloques et de séminaires à longueur d'année, les nouveaux établissements tirent la gamme hôtelière vers le haut, vers des publics éloignés de la frugalité des pèlerins. Restent les deux campings pour un accueil diversifié.

Ainsi, depuis une quinzaine d'années, la nette reprise des déplacements à motifs religieux a été utilisée pour la relance du développement touristique de la Galice et de sa capitale. Dans la promotion de Santiago, la mobilisation autour du pèlerinage et des années saintes est menée par le gouvernement autonome, la ville, l'État espagnol et bien évidemment l'archevêché.

Un peu de religieux dans l'aménagement

La croissance récente de Santiago est interprétée comme l'effet du choix de la capitale de la Galice autonome : le politique et l'administratif complétant le religieux et l'universitaire. La promotion touristique de la ville rejoint les besoins d'image prestigieuse d'une capitale, commandant la valorisation du patrimoine historique et religieux de la ville.

Une croissance différée

Sans refaire l'histoire de la ville, il faut souligner quelques étapes qui ont contribué à son paysage actuel. D'abord la stagnation tout au long du

xix^e siècle : elle consolide le noyau historique des douze quartiers (paroisses) et des faubourgs *extramuros*. Avec 30 000 habitants en 1840, pour le municipal, et 26 000 en 1900, pour la ville, Santiago a échappé à la modeste industrialisation de la Galice qui se produit ailleurs, à La Corogne ou à Vigo. Dans le premier xx^e siècle, la progression ne tient qu'au renforcement du centre universitaire et à l'affirmation des foires agricoles (32 000 habitants en 1930). C'est après la Guerre civile que le développement urbain se manifeste avec l'essor de l'université, la construction de l'Hôpital général de Galice et l'implantation du Marché national du bétail au nord de la ville. Ce sont donc les fonctions traditionnelles qui se trouvent exaltées pour atteindre 60 000 habitants en 1970. La croissance se trouve canalisée vers l'Ensanche. Enfin, l'autonomie de la Galice et le choix rapide (1980) de Santiago comme capitale de la région se traduisent par l'implantation de toutes les administrations du nouveau pouvoir (environ 2000 fonctionnaires), réutilisant des espaces militaires et programmant l'édification de nouveaux quartiers résidentiels pour atteindre maintenant plus de 100 000 habitants dans l'agglomération et les quartiers péri-urbains (Lois Gonzalez, Somoza Medina, 2003).

Cette croissance s'est déroulée heureusement sous la protection de l'Apôtre. De façon plus ou moins explicite et réglementaire, le volume des édifices ne peut occulter la puissance des flèches de la cathédrale. En conséquence dans le centre historique, les constructions ne dépassent pas les trois étages et n'émergent que les clochers des églises et des couvents. Dans la réalisation de l'Ensanche, les immeubles se trouvent limités en hauteur à six étages sur les pentes des versants vers la vallée du Sar. Dans les deux cas, rien ne peut masquer au pèlerin ou aux autres la silhouette de la basilique qu'il faut découvrir au bout du chemin. Ces obligations d'urbanisme adaptées à la topographie de la cité ont permis de limiter les constructions d'emprise intempestive.

Finalement, le caractère tardif de l'expansion urbaine ne présente que des avantages. D'une part parce que les choix anciens d'aménagement ont pu être respectés en l'absence de pression foncière manifeste : le parc de la Alameda au sud du centre historique fut conservé, la trame arborée de mimosas de la cité universitaire méridionale ne fut pas altérée. D'autre part, l'expansion récente a été réalisée dans le contexte d'une capitale de région autonome, d'une vitrine de la Galice. En conséquence les aménagements urbains, aussi bien pour les quartiers des services et des administrations que pour les ensembles résidentiels destinés à leurs employés, ont été effectués dans un souci permanent de planification d'ensemble, de qualité architecturale, de maintien d'espaces verts ou de récréation. Le respect, dans ses grandes lignes, du Plan général d'aménagement

urbain de Santiago (PGOU de 1989, après celui de 1965), a permis de circonscrire les secteurs d'urbanisation, de préserver des espaces naturels ou agricoles dans une période où la résistance des propriétaires ruraux le plus souvent, venait à s'effriter. Ainsi, même avec les emprises des rocadés ou de l'autoroute, Santiago peut s'enorgueillir d'un cadre urbain où les espaces verts sont importants : dans les périphéries de la ville avec de larges réserves, dans les espaces péri-centraux avec les dépendances des grands monastères (Santo Domingo par exemple). De plus, les constructions de prestige de la capitale, signées des meilleurs architectes européens, se trouvent valorisées par des espaces verts reconstitués autour, comme pour l'Auditorium de Galice.

Ainsi, seuls les quartiers relativement anciens, le centre historique et l'Ensanche, forment des espaces entièrement dévolus au minéral, au granit surtout.

Retour au patrimoine

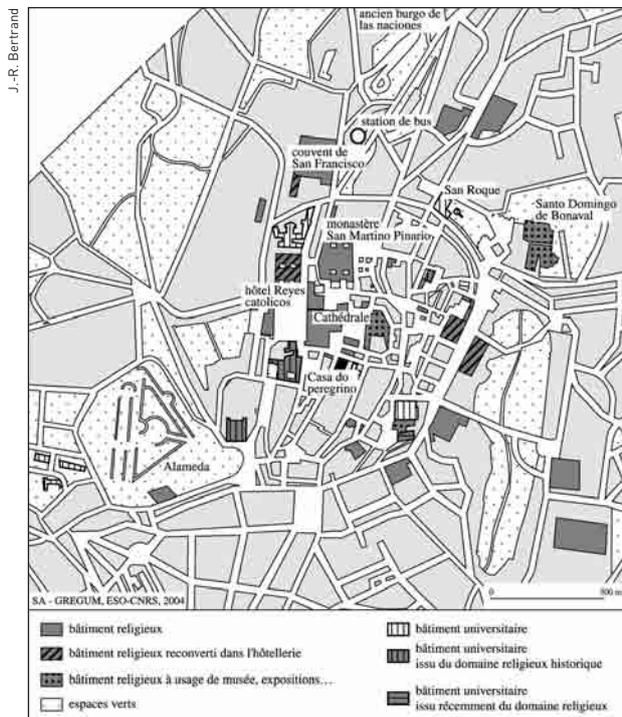
Si la croissance urbaine se manifeste dans les périphéries, si les nouveaux équipements, touristiques ou autres, se développent hors de la cité, l'image de la capitale de la Galice et la promotion urbaine se construisent à partir du *casco urbano*, lieu de tous les pouvoirs.

Dans le cadre du Plan général d'aménagement, la conservation et la réhabilitation du patrimoine du centre historique sont largement prises en compte. Un Plan spécial de Protection et Réhabilitation du *Casco Historico* de Santiago est mis en œuvre à partir de 1987. C'est un des axes incontournables de la politique de promotion de la ville par la mairie et par le gouvernement autonome. Il s'assortit rapidement d'un Plan de récupération des espaces dégradés. L'objectif patrimonial est évident (Formigo, 1996). L'initiative n'est pas nouvelle et ne fait que prolonger toutes les actions de classement et de protection des centres historiques introduites par les lois depuis 1940.

La nouveauté tient à la durée du plan qui s'étale sur douze ans et à la création d'un instrument, d'une agence pour le mettre en œuvre : le *Consortio de Santiago*. Il s'agit d'un organisme public dont l'activité est financée à 60 % par l'État espagnol, 35 % par la *Xunta* et 5 % par la municipalité. Sa mission est d'abord de préserver le cadre bâti, ensuite de maintenir l'activité et le peuplement de la partie historique essentiellement par des interventions sur le patrimoine construit : réhabilitation, restauration, mise aux normes... En pratique, l'action s'exerce sur les 2800 édifices du *casco historico*, c'est-à-dire près de 7000 logements et environ 2000 locaux commerciaux ou de service. Dans le cadre du plan les interventions privilégient les deux tiers des édifices présentant un minimum d'intérêt historique. Et en fait, en dehors des monuments ou constructions remarquables, le

Consortio participe au financement de la réhabilitation intérieure des logements à partir de 1994, ainsi que des locaux commerciaux après 1997 (Gotlieb, 1998). Le rythme des actions est donné par les demandes : environ 150 logements se trouvent réhabilités chaque année. Il dépend aussi des priorités : en 2003 et 2004, ce sont les façades des bâtiments religieux qui se trouvent privilégiées (églises des Orphelins, de l'Ordre tertiaire, de San Benito), juste retour aux monuments de la fonction fondamentale.

Avec la remise en état des pavages de granit de rues désormais réservées aux piétons, la rénovation de nombreux locaux commerciaux, les actions menées ne manquent pas de visibilité. Elles ont également participé à la revitalisation des activités commerciales en lien avec l'augmentation de la fréquentation touristique. Deux associations canalisent les initiatives : celle des entreprises hôtelières de Santiago pour les bars et les restaurants du centre, et l'association *Compostela*



Saint-Jacques de Compostelle : le centre historique

monumental pour les autres commerces. La spécialisation des rues se trouve quelque peu renforcée avec à l'ouest (rua do Franco) la restauration pour les touristes et les bars à vin pour les universitaires, à l'est les commerces et les services traditionnels pour la population mais aussi pour les étudiants (Dalisson, 1998).

S'il est prématuré de juger des effets sur le peuplement, marqué à la fois par le vieillissement et le déclin depuis 1970 et la part élevée des résidents étudiants, en matière de revitalisation, l'animation du centre historique ne se dément pas grâce aux jeunes étudiants, aux touristes et aux pèlerins.

Une économie œcuménique

La fonction religieuse est fondamentale à Santiago : elle est à l'origine de la cité, assure son développement et ses activités jusqu'au milieu du xx^e siècle – directement par ses institutions et ses manifestations, conséquemment avec l'implantation précoce et l'essor tardif de la fonction universitaire. Entre les vallées du Sar et du Sarela, l'Église a déployé ses édifices baroques autour de la basilique romane dans les limites des murailles et des faubourgs historiques. C'est ce cadre monumental et l'importance religieuse du lieu qui permettent le classement au patrimoine de l'humanité. Le dynamisme retrouvé à

la fin du siècle dernier découle des choix du jeune gouvernement de Galice : élection d'une capitale dans un cadre prestigieux, investissement dans le développement touristique sur une base culturelle et monumentale où le religieux est exalté et sert de prétexte à la promotion.

La vocation œcuménique de la religion prend forme avec la mobilisation de toutes les autorités à toutes les échelles. Elle se réalise pour l'Offrande à l'Apôtre le 25 juillet, et chaque jour dans les processus de valorisation et de réutilisation du patrimoine religieux de la capitale de la Galice.

Jean-René Bertrand

RÉFÉRENCES

- Aldrey Vasquez J. A., (1999), *Análise da poboación na área urbana de Santiago de Compostela*, Santiago, Consorcio de Santiago.
- Bertrand J.-R., (1999), « Géographie des pèlerinages », in Bertrand J.-R, Muller C., *Religions et Territoires*, Paris, L'Harmattan, pp. 39-64.
- Compostela 2000, « Memoria del Año Santo 1999 », *Revista de la Archicofradia Universal del Apostol*, Santiago, n° 20.
- Consorcio de Santiago, page web de la Concelleria de Conservacion e Rehabilitacion do Casco Historico :.
- Dalisson C., (1998), « Saint-Jacques de Compostelle : fonctions et espaces urbains », in GEASO-CERVIN, *Campagnes françaises et ibériques de l'Atlantique*, Bordeaux, pp. 179-189.
- Formigo Couceiro J., (1996), *El casco historico de Santiago de Compostela*, Memoria de licenciatura, Universidad de Santiago.
- Gotlieb C., (1998), « Nouveaux chemins pour Saint-Jacques de Compostelle », *Diagonal*, n° 131, pp. 57-60.
- Guia de la Archidiocesis Compostelana*, (1992, 1998) Santiago.
- Lois Gonzalez R. C., (1994), *A universidade (1960-1992)*, Vigo, Xerais.
- Lois Gonzalez R. C., Rodriguez Gonzalez R., (1992), « La estrategia de promocion urbana de Santiago de Compostela », in *El planeamiento urbano y estrategico*, Universidad de Léon, pp. 145-159.
- Lois Gonzalez R. C., (1999), « Revitalizacion economica y desarrollo urbano reciente en Santiago de Compostela », in Campesino A. (ed.), *Comercio, turismo y cambios funcionales en las ciudades espanolas Patrimonio de la Humanidad*, Caceres, pp. 161-197.
- Lois Gonzalez R. C., Somoza Medina J., (2003), « Cultural tourism and urban management in northwestern Spain : the pilgrimage to Santiago de Compostela », *Tourism Geographies*, n° 5, pp. 446-460.
- Madoz P., (1847), *Diccionario Geografico-Estadistico-Historico de España y sus posesiones de Ultramar*, tome IV, article Santiago.
- Mercator P., (1997), *La fin des paroisses ?* Paris, Desclée de Brouwer.
- Otero Pedrayo R., (1951), *Las ciudades gallegas*, Buenos Aires, ed. Galicia.
- Rivas M., (1979), *Galicia, el bonsai atlantico*, Madrid.
- Santos Solla X. M., (1999), « Mitos y realidades del Xacobeo », *Boletin de la Asociacion de Geografos Espanoles*, n° 28, pp. 103-117.

Jean-René Bertrand est professeur de géographie à l'université du Maine. Ses recherches portent sur les comportements religieux et les structures de l'église catholique, sur l'économie sociale et solidaire, sur la gestion sociale et territoriale des déchets et des pollutions. Il a dirigé en 1999 avec Colette Muller la publication de l'ouvrage *Religions et territoires* aux éditions L'Harmattan et publié avec elle *Où sont passés les catholiques ?* chez Desclée de Brouwer en 2002. Il a également écrit en collaboration avec J. Chevalier, R. Dodier et A. Gasnier *Le Mans. Peut-on changer la ville ?* aux éditions Anthropos en 2000.

< jean-rene.bertrand@univ-lemans.fr >